

Christophe Perton met en scène deux versions de ce court opéra de Purcell. Un enchantement qui nous mène d'un dortoir de jeunes filles mutines à la magie de la brousse africaine

L'ennui, avec *Didon et Enée*, de Henry Purcell, c'est qu'il dure moins d'une heure et que son couplage, pour les soirées à l'Opéra, est un casse-tête aux solutions rarement satisfaisantes : William Christie, non sans raison, l'a souvent fait précéder d'*Actéon*, de Marc-Antoine Charpentier, de mêmes dimensions ; d'autres l'ont associé à *Vénus et Adonis*, de John Blow, voire à des oeuvres contemporaines (comme les *Huit Chants pour un roi fou*, de Peter Maxwell-Davies). Jean-Marie Blanchard, qui prend cette saison les rênes du Grand Théâtre de Genève, après quelques années passées à l'Opéra de Nancy, a eu une idée lumineuse : donner *Didon* et... *Didon* dans la même soirée, dans deux versions sensiblement différentes. Autre trouvaille : le metteur en scène Christophe Perton, à qui Blanchard avait offert de faire ses débuts à l'opéra la saison dernière, à Nancy. Il a eu de l'oeil et de l'oreille.

Deux *Didon*, donc. La première en son cadre d'origine présumé (et très discuté), un collège de jeunes filles ; la seconde lue à la lumière de ses origines africaines. Deux lectures radicalement opposées d'un même texte et ce jusque dans la fosse : Hervé Niquet, qui, avec son ensemble Le Concert spirituel, vient d'enregistrer pour Glossa une très intéressante version de l'opéra de Purcell, a conçu un accompagnement orchestral réduit à quelques solistes pour la première version, tandis que, pour la seconde, un grand orchestre lulliste à la française est convoqué, avec ses flûtes, ses hautbois et ses bassons. Beau travail ludique de sa part, sur le thème de « Je est un autre ». Une seule et même chanteuse pour *Didon 1* et *2*, Wilhelmenia Fernandez (rendue célèbre pour son rôle dans *Diva* de Jean-Jacques Beineix), mais des artistes différents dans la plupart des emplois « secondaires ». Christophe Perton a imaginé de situer sa première *Didon* dans un dortoir de jeunes filles où, une fois le couvre-feu décrété par une surveillante générale très « éducation anglaise », tout ce petit monde se retrouve enfermé, y compris la femme de ménage qui s'est attardée là. Aubaine pour la

petite troupe adolescente : comme la technicienne de surface a une jolie voix, elles vont donner, avec elle et pour elles-mêmes, le petit opéra. Bougies allumées, lits déplacés, un drap pour faire la toge de *Didon*, un autre pour tendre le rideau de scène, c'en est assez pour entrer dans la magie du théâtre. Et ce sont, pour le spectateur, des souvenirs de cabanes dans le jardin, de lectures interdites à la lampe de poche, d'univers créés sous les couvertures que ressuscitent, avec trois fois rien, les illusionnistes que sont le metteur en scène et ses comparses.

CRÉATURES LUBRIQUES POUR RIRE

C'est simple comme bonjour : les sorcières sortent de l'armoire, les jeunes filles se font créatures lubriques pour rire, puis deviennent un équipage de marins éméchés. On croit même à l'*Enée* de sexe féminin. *Didon* meurt, on range tout, on éteint les bougies et tout le monde va dormir. Christophe Perton est un vrai marchand de sable.

Le sable, couleur terre de feu, est le sol de la seconde de ses *Didon*, l'*Africaine*, incarnée par une équipe all black. Un univers de tente de brousse, protégeant de l'orage qui gronde. La scène infernale ? Un quadrilatère s'ouvre dans une des parois tendues et ce sont des créatures lémuriniennes qui s'ébattent à la barre parallèle. Plus tard, un drap agité sur lequel sont projetés des nuages gris devient un navire en pleine tempête. *Enée* revient de la chasse alors que s'ouvre une dernière porte dérobée, au bout de la longueur du merveilleux bâtiment industriel réhabilité des Forces motrices, où a été installée une salle de spectacle, précieuse annexe au Grand Théâtre.

Dans un style visuel et dans une direction d'acteurs totalement différents, Christophe Perton renouvelle la magie de sa première partie. Et l'on se fiche que les voix ne soient pas toutes exceptionnelles, malgré la belle et émouvante *Didon* (surtout *Didon 2*) de Wilhelmenia Fernandez, l'excellente *Belinda 1* de Charlotte Müller-Perrier et l'*Enée* de Jean-Louis Serre, excellent remplacement de dernière minute de l'*Enée* prévu pour la seconde partie.

Ce n'est pas tous les soirs qu'on rêve comme un enfant à l'Opéra et qu'on peut se payer le luxe d'entendre deux *Didon* pour le prix d'une, dans une parfaite symbiose musicale et dramatique.

27/10/2001- Renaut Machard